

The background of the entire page is a painting. It depicts a narrow, sun-dappled path leading into a dense forest. On the right side of the path, there is a large, textured rock. A significant portion of this rock is painted in a vibrant, textured purple, contrasting with the naturalistic greens and browns of the rest of the scene. The brushstrokes are visible throughout the painting, giving it a textured, artistic feel.

Un couple d'artistes autunois :
Marinette & Jean Perrin

V. PERRIN

Jean Perrin

P.L. : Jean Perrin, d'où vient ta vocation pour le dessin et pour l'art ?

J.P. : Il paraît qu'il existe une hérédité dans ce domaine. Mon père aquarelliste était professeur de dessin et je n'ai jamais envisagé d'autre métier que celui-ci. Toutefois, j'ai vécu mon adolescence dans un univers documentaire Arts Décos, celui où avait baigné mon père... Et mes premières pontes, relevant de l'esprit de cette époque, m'ont valu une franche rigolade de la part de mes condisciples, à mon arrivée à Paris.

P.L. : Peux-tu nous dire en quelques mots quelle a été ta formation ?

J.P. : Le professorat de dessin, baptisé depuis « Arts plastiques », se préparait alors au lycée Claude Bernard où, durant trois ans, était dispensé un enseignement terriblement académique.

Efficace, il faut le reconnaître, dans l'acquisition de bases solides en perspective et anatomie, mais sclérosant dans l'expression. Les galeries de peintures nous permettaient heureusement de respirer un air moins confiné, ouvert à tous les courants artistiques d'alors.

P.L. : Quels sont tes liens avec le Morvan et avec Autun ?

J.P. : J'y suis né et répugne à m'en éloigner, ne serait-ce que pour quelques jours. Un coin de terre n'a jamais fini d'épuiser ses richesses pour celui qui y vit et l'aventure pour le marcheur se trouve dès le premier tournant... à plus forte raison si elle est intérieure. Et puis les saisons, les caprices du ciel bouleversent les regards... Qu'est-il besoin d'aller au Kamtchatka ?

P.L. : Quels sont les artistes qui t'ont le plus influencé ?



Jean et Marinette dans leur jardin

J.P. : Gislebertus, bien sûr, sa géométrisation des corps et sa puissance d'expression, les peintres de la première Renaissance italienne, Ucello, Mantegna, Piero de la Francesca... et Giorgione. Ah le Concert champêtre ! une simplicité, une pureté de formes dans une maîtrise de la lumière et des contrastes...

Plus près de nous, Jacques Villon, la fine fleur du cubisme.

P.L. : De ta carrière de professeur de dessin, que gardes-tu d'essentiel ?

J.P. : La carrière d'enseignant en arts plastiques est assez ingrate, dans la mesure où elle n'aboutit pas à des résultats tangibles, mesurables. Elle ne peut s'évaluer qu'à l'aune de l'intérêt des élèves (pas tous, il s'en faut). Et pour soutenir cet intérêt, il faut varier les techniques, en inventer de nouvelles.

J'ai souvent utilisé celles-ci pour prolonger mes démarches artistiques (gravures sur divers supports, impressions, rouleaux encreurs etc.). L'adoption d'une nouvelle technique permet de « casser » les habitudes, la facilité d'exécution, le « savoir-faire »

qui risque de faire apparaître le résultat comme une coquille vide. La main et son habileté ne doivent pas précéder, voire supplanter, la tête.





▲ "Tendresse"

P.L. : Ton œuvre a de multiples facettes mais globalement est-ce que ton style a évolué ?

J.P. : Qui n'évolue pas ? Je suis passé comme beaucoup de jeunes par la phase expressionniste.

On tente de dire ce qu'on éprouve avec un maximum de violence. Mes anatomies d'alors étaient squelettiques, anguleuses, proches des diables du tympan de la cathédrale. Puis j'ai été attiré par le gigantisme : de petites têtes sur des corps lourds et massifs... C'est ensuite qu'est intervenue une longue période de recherches abstraites.

P.L. : Le style d'un artiste, c'est quelque chose d'assez mystérieux ? D'où vient ton style ?

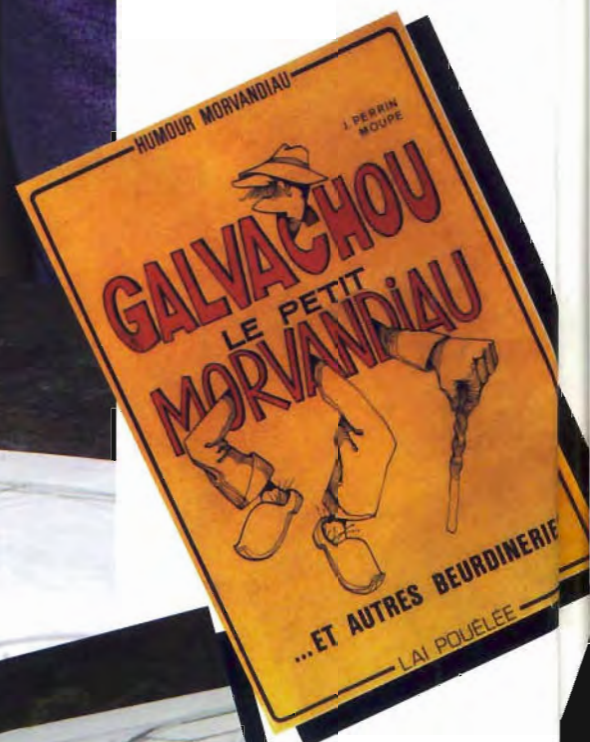
Quelle est la part de la technique et celle de l'inspiration ?

J.P. : Justement, cette démarche abstraite était en partie motivée par le besoin de créer des « cartons » de tapisseries que tissait Marinette, compositions dans lesquelles je voulais suggérer le dynamisme de formes s'élevant ou s'affrontant.

P.L. : Précisément, est-ce que tu peux nous parler un peu plus de cette période abstraite ?

On sent dans tes oeuvres que tu portes un soin particulier aux formes, à la perfection des lignes. L'abstraction a-t-elle été pour toi une sorte de recherche de pureté ?

J.P. : Tu ferais un bon accoucheur. Tes questions permettent un retour sur soi-même en ouvrant des pistes de réflexion. Je m'y engouffre... Outre que le conditionnement technique des « cartons » dont je t'ai parlé, nécessitait une simplification du dessin, l'abstraction m'a sans doute conduit par la suite à épurer mes formes, tributaire cependant d'un réalisme dont je ne me suis jamais complètement éloigné, à les emprisonner dans des structures graphiques très géométrisées. Ceci me permettait d'ailleurs plus facilement d'atteindre l'équilibre dans mes compositions, souci premier, mais un équilibre de forces soumises à une tension maximum, quand elles n'« explosaient » pas vers le haut pour un essor, un envol réinventant l'oiseau.

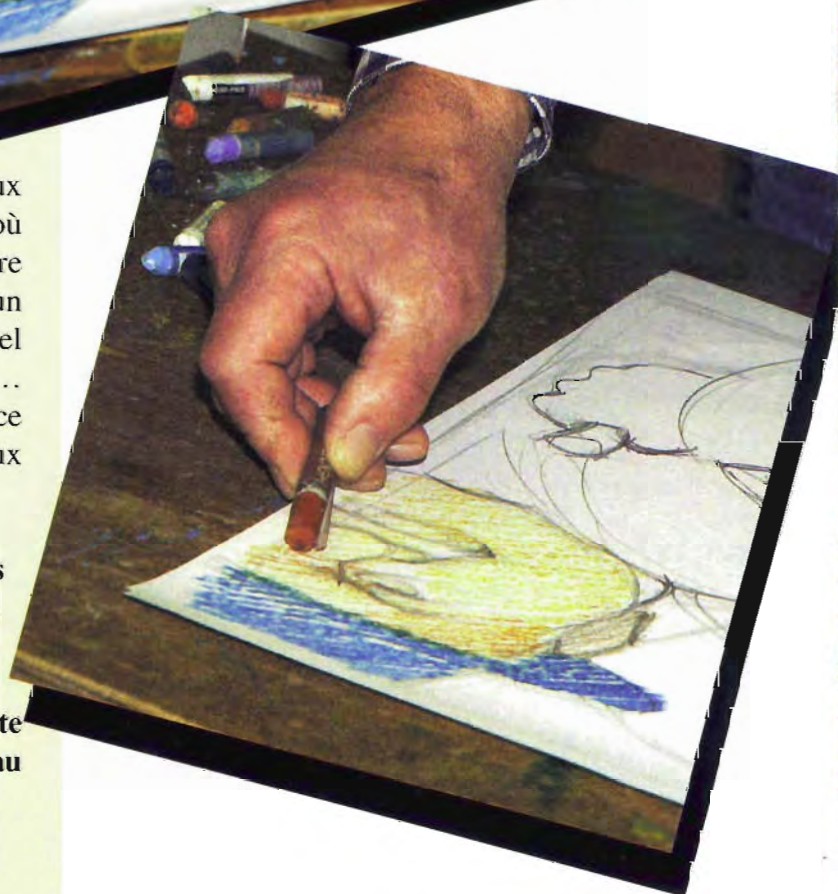


Coups de crayon

P.L. : Quand je cherche à qualifier ton style, je vois deux aspects qui pourraient sembler contradictoires. D'un côté un trait incisif, vif, une sorte de crayon en colère et de l'autre, au bout du compte, des rondeurs, un apaisement. Est-ce que ma perception te semble pertinente ?

J.P. : Tu as raison, si tu fais se succéder dans le temps ces deux aspects. Le premier, qui se veut dynamique comme je te l'ai dit, correspond aux années de lutte au plan humain, voire politique, où on tente de s'imposer dans divers secteurs de notre existence. Quant au deuxième, il manifeste un retour progressif au réalisme (par le biais du pastel à l'huile) et correspond à une phase de maturité... sérénité peut-être. Attention ! C'est une consonance proche de sénilité !... Y aura-t-il de nouveaux sursauts ?

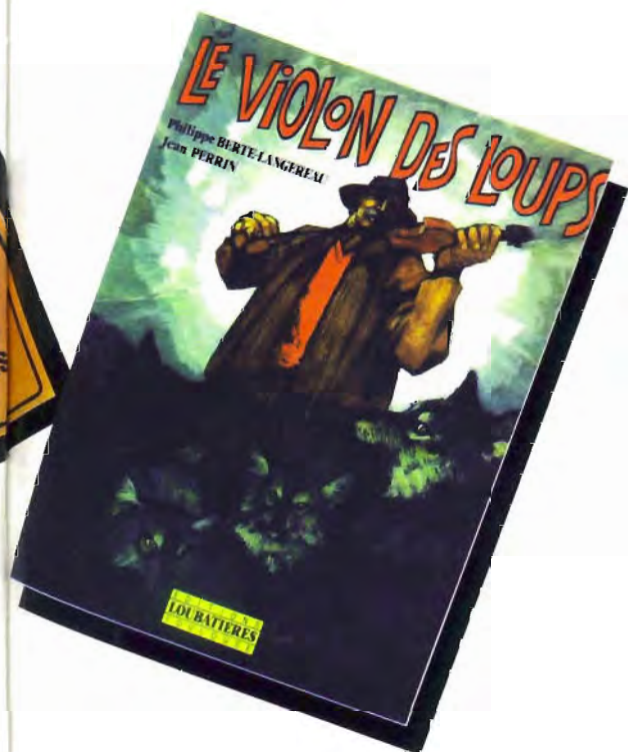
P.L. : Tu as réalisé de nombreuses séries sur des thèmes divers. J'aime tout particulièrement celles sur les jardins et les chemins. Tes tableaux sont toujours une sorte d'histoire à mi-chemin entre l'humour et la poésie avec toujours une sorte de mystère. Il y a quoi, dans la lumière, juste au bout du chemin ?



Jean Perrin a déjà publié 2 bandes dessinées :

► "Galvachou, le petit Morvandiau" Editions Lai Pouèlée (1980)

"Le violon des loups" Editions Loubatières (1986)



▼ La ruée vers l'or

J.P. : Oui, lorsque j'ai un thème en tête, je tiens à le creuser, l'étudier sous toutes ses faces. Après les anatomies animales, bovins, gallinacés, j'ai abordé le végétal, le paysage qui jusqu'alors ne me parlaient pas. Mais là encore, jouent les correspondances entre art et vie. Pour beaucoup, c'est à l'âge mûr qu'on s'intéresse au jardin. C'est en façonnant celui-ci que je le traduis simultanément dans mes pastels, sans pour autant abandonner la représentation de l'humain. Il y a toujours un morceau d'anatomie dans mes compositions.

Depuis peu, le « chemin » m'interroge, celui du randonneur, celui du chercheur, celui du quêteur d'aventures, celui de la création dans ce qu'il comporte d'inconnu. C'est le chemin du trou d'ombre en forêt profonde avec ses questions, ses incertitudes, ses angoisses, ses risques pour le moins, pour celui qui l'entreprend. Ce peut être aussi le chemin de lumière dans les moments fugitifs de bonheur ou de foi... Mais c'est une autre histoire et sur un autre plan, qui n'est toutefois pas sans incidence...

P.L. : Quels sont tes projets ?

J.P. : Aucun pour l'instant. Jè vis le présent.



Les tapisseries Marinette exécutées par Perrin

“ La tapisserie est toujours de la fête, de toutes les fêtes. Elle-même fête de la laine, fête des yeux, muraille en liesse et en beauté ” Claude Roy

Marinette, épouse de Jean, est très gênée de devoir parler de “ ses ” tapisseries : “ On n’interroge jamais l’exécutant, dit-elle, mais le créateur. On parle des tapisseries de Lurçat et non des ouvriers qui les ont exécutées. ” Nous estimons, nous, que Jean et Marinette se complètent parfaitement et si la lissière a besoin du créateur de “ cartons ”, la création de Jean est magnifiée par la perfection de l’exécution de Marinette.

Nous avons d’abord voulu savoir depuis quand elle tissait :

« Avant de tisser, j’ai fait de la broderie sur toile de jute, il y a de cela trente ans. C’était plus facile et moins coûteux. La toile de jute formait le support, et je faisais, à l’aiguille, un point à moi, très couvrant, mais cela restait de la broderie, et je me disais que le jour où je vendrais une de mes broderies, j’achèterais un métier à tisser. Il se trouve que nous sommes allés exposer à un salon de l’artisanat à Bourg- en-Bresse où j’ai vendu une grande broderie. Le lendemain, j’allais acheter mon métier. C’était en 1980. »

V.D.M. : Pourquoi as-tu choisi un métier de « Haute-lisse » ?

Marinette : Parce que ça tient moins de place.

Pour loger un « Basse-lisse » c’est-à-dire horizontal, il aurait fallu un vaste local que nous n’avions pas.

V.D.M. : Est-ce que le travail est le même ?

Marinette : Je dirais que le résultat est le même, mais l’exécution est un peu différente.

V.D.M. : Après avoir acheté ce métier, tu as dû suivre une formation ?

Marinette : Non. J’ai commencé par acheter un livre et, avec l’aide de Jean, j’ai essayé de monter une chaîne. Mais c’est ce qu’il y a de plus difficile.

On ne peut pas improviser, il faut savoir plein de choses. Alors je suis allée à Paris pour un stage d’un week-end. En réalité, j’en ai fait deux mais j’ai arrêté. J’avais appris à placer mes fils de chaîne au millimètre près et cela me suffisait. J’allais donc me débrouiller toute seule... La première

▼ Marinette à l’ouvrage





▲ "De lave et d'eau" (115 x 210)

tapisserie fut complètement ratée ! Je l'ai gardée quand même pour éviter de faire les mêmes erreurs. Et puis, en travaillant beaucoup, j'ai appris. Il m'a fallu très longtemps, notamment, pour savoir tisser un rond.

▼ Métier "Haute-lisse"



V.D.M. : Au départ, qu'est-ce qui t'a amenée à travailler la laine ? As-tu été influencée par une visite de tapisseries ?

Marinette : On ne peut pas parler de "vocation".

J'étais monitrice d'éducation physique. Mais quand j'ai eu mes enfants, j'ai eu envie de rester à la maison et d'y exercer une activité rémunérée.

J'aimais travailler de mes doigts mais je ne savais pas du tout dessiner des modèles. Et puis un jour, nous sommes allés voir une exposition de tapisseries à la mairie d'Autun. Cela a été le déclic. J'ai demandé à Jean de me faire un dessin et je m'y suis mise. Peu après, j'ai eu l'occasion de faire une exposition à la maison des vins de Mâcon, et j'ai eu le plaisir de vendre une première tapisserie.

V.D.M. : Est-ce que ce travail est resté un passe-temps agréable ou est-il devenu une activité régulière ?

Marinette : Il est impossible de faire une bonne tapisserie si on n'y travaille pas régulièrement et assidûment. Ce n'est pas le genre de travail qu'on peut laisser momentanément. Depuis mes débuts, je travaille en moyenne huit heures par jour, mais

lorsque nous montons une chaîne, il nous faut une longue journée ininterrompue. Reste la question de la rémunération de mon travail ! Je me considère comme étant au S.M.I.C. Les ventes sont très irrégulières ; on peut rester plusieurs années sans vendre et tout à coup on en vend trois au même client. Malgré ce déséquilibre, on est obligé de travailler beaucoup pour offrir au client éventuel un large éventail afin qu'il puisse choisir.

V.D.M. : D'où viennent les " sujets " de tes tapisseries ? Qui fait les " cartons " ?

Marinette : Les dessins, c'est le travail de Jean et je ne collabore pas du tout, le laissant juge des sujets comme des couleurs. C'est un travail totalement différent de son travail de dessinateur, de peintre.

On ne peut tisser des reproductions de peintures. Il faut " penser " tapisserie en créant le carton. Il fait d'abord le dessin coloré de son projet en petit format qu'il agrandit ensuite aux dimensions voulues.

C'est la maquette. Les grandes lignes sont alors reproduites en noir et blanc sur papier, puis il faudra les reporter sur les fils de chaîne. Pour les couleurs, je suis la maquette. Dans le métier de « Basse-lisse », à Aubusson par exemple, le dessin est placé sous les fils de chaîne ce qui est plus facile pour l'exécution.

V.D.M. : Quelles matières travailles-tu ? La laine essentiellement ? Quel type de laine ?

Y a-t-il des couleurs que tu préfères ? Sont-elles chimiques ?

Marinette : Dans mes tapisseries, chaîne et trame sont en laine, mais on peut utiliser une chaîne en coton. Je tisse avec deux brins de laine ce qui me permet de mélanger les couleurs pour obtenir des nuances. C'est une laine aux couleurs chimiques, solides à la lumière. On ne peut pas se permettre d'utiliser des couleurs naturelles qui vont passer. De plus, ma laine est traitée antimites.

Les couleurs que je préfère ? Le bleu et le jaune, comme Jean.



► "Noces espagnoles" (153 x 92)



▲ "Felines" (155 x 90)



▲ "Les grands bâtonniers" (5 éléments)

V.D.M. : Peux-tu nous parler du temps que tu passes à monter une chaîne, à exécuter les dessins ?

Marinette : Pour la chaîne, Jean et moi passons une grande journée. C'est de la qualité de ce travail que dépendra la qualité de la tapisserie. La tension des fils doit être rigoureusement la même. Pour le dessin lui-même, c'est très variable. Il y a des motifs qui demandent plusieurs dizaines de broches sur une même ligne et là, c'est très long. Dans les parties plus uniformes, je vais plus vite. En moyenne, je tisse un mètre carré en deux ou trois semaines.

V.D.M. : T'arrive t-il de travailler à la commande, d'après un dessin qu'on te propose ?

Marinette : Cela arrive à condition que Jean fasse "sien" le modèle qu'on nous propose.

Par exemple, quelqu'un a voulu la reproduction d'une "huile" peinte par Jean et représentant les toits d'Autun. On a accepté mais Jean a dû adapter son tableau. Une autre personne désirait qu'on lui fasse une tapisserie de son château. Là encore, on a accepté mais le résultat c'est du Perrin et non une carte postale.

V.D.M. : Nous venons d'aborder la question des débouchés. Mis à part les commandes, que faites-vous de toutes les pièces que vous avez réalisées, toi et Jean ?

Marinette : On fait des expositions. La dernière en date a eu lieu du 4 au 21 février 2003 en Suisse, à Genève, dans les locaux du palais des Nations-Unies. Le problème, c'est que, pour exposer des tapisseries, il faut un grand local. Il y a quelques années, nous allions régulièrement à Tournus. Les gens qui s'arrêtent à Tournus sont des gens friands d'histoire, d'oeuvres d'art. Nous refusons d'exposer dans des endroits où le prix de nos tapisseries risque de choquer. Comment dire à des visiteurs qui gagnent 6 000F par mois que tes tapisseries coûtent 40 à 50 000F !

On serait gênés on n'aurait pas toujours la possibilité de leur expliquer que chaque oeuvre est unique, que Jean a travaillé longtemps pour en créer le carton, que les matériaux coûtent cher, et que j'ai, moi-même,

travaillé des semaines voire des mois pour obtenir ce produit fini. On refuse aussi de passer par des galeries qui prennent 50% du prix de vente ; cela nous obligerait à augmenter nos tarifs. Et puis, on aime avoir un contact direct avec les visiteurs. On passe tellement de temps sur une tapisserie que c'est un peu de nous qui s'en va avec l'acheteur.

Connaître ce dernier rend la séparation moins brutale. Je me souviens avec émotion de cette jeune étudiante américaine, serrant son achat dans ses bras en disant : « c'est mon enfant », ou encore de ce jeune couple qui avait préféré acheter une tapisserie plutôt que les meubles proposés par leurs parents... Alors, problèmes de local, problèmes de milieu social, problèmes financiers, tout cela réduit nos possibilités d'exposer.

CONCLUSION

Au contact de Marinette et Jean Perrin, on se sent peu à peu pénétré d'une sorte de sérénité.

Leurs propos, leurs oeuvres exposées, tout concourt à cette chaude quiétude. Ce que nous avons particulièrement apprécié, c'est leur modestie, leur désintéressement. Certes, ils travaillent, l'un et l'autre, avec cette passion indispensable à tout artiste, mais leur souci premier n'est pas tendu vers la reconnaissance, le profit qu'ils seraient en droit d'attendre de la qualité de leurs oeuvres. Leurs créations sont autant de ponts jetés entre eux et les autres. Bel exemple d'amitié, de fraternité.



▼ "La Hulotte" (170 x 243)

▲ "Pied fourchu" (163 x 64)

